



Entre les baies d'Hudson et d'Ungava...

par Jean Désy

FACE AU DÉTROIT SÉPARANT le Nunavik du Nunavut, Salluit dort. Dans son lit, Christine Auclair dort elle aussi. En rêve, debout sur la proue du kayak de Joshua Nutaraluk, elle fixe le large, tenue en place par un invisible cordage. La veille, elle s'est endormie tard. Sa journée de garde avait pourtant été tranquille. Chargée de répondre par téléphone aux urgences pouvant survenir dans les six postes de la côte est de la baie d'Hudson, elle a attendu chez elle. Elle ne pouvait aller bien loin. Plutôt que de s'ennuyer, elle a lu. Joshua était déçu qu'elle ne puisse l'accompagner à la chasse au caribou ; elle aurait aimé. Originaire de Kangiqsujuaq, au nord-ouest de la baie d'Ungava, ce pilote d'Air Inuit, maintenant attaché à Salluit, avait pris l'habitude de l'inviter à chacune de ses sorties dans la toundra. « Une autre fois... » Les infirmières de service, dans leur dispensaire respectif, disponibles pour les petites et grandes urgences, n'ont donc pas eu besoin des conseils de Christine Auclair, qui a refermé le deuxième tome des *Frères Karamazov* vers 23 h 30. Elle s'est assoupie avec la désagréable et puissante intuition que sa nuit ne se terminerai pas dans le calme.

À trois heures du matin, une sonnerie réveille Christine. À l'autre bout du fil, Sandrine Léger, l'infirmière de garde au dispensaire d'Akulivik, parle vite. Christine la connaît pour avoir discuté avec elle à maintes reprises, toujours à distance, à propos de différents patients. Excellente, de l'avis de ses pairs, mais surtout appréciée par les malades parce qu'elle est la douceur incarnée, elle est connue pour sa tendance à drôlement allonger les histoires. Elle et Christine travaillent toutes les deux au Nunavik depuis une dizaine de mois. Elles ne se sont pourtant jamais croisées, même au gré de leurs voyages dans le Grand Nord. Chaque fois, cependant, le contact fut facile.

Christine s'assoit sur le bord de son lit, allume la lampe de chevet et saisit le premier stylo qui lui tombe sous la main. Déjà, Sandrine lui a dit l'âge du patient, sa date de

naissance, même le numéro du dossier. L'omnipraticienne n'a eu que le temps de noter l'âge : 13 ans. Le débit verbal de l'infirmière lui paraît pour l'instant tout à fait impossible à stopper.

— On lui donnerait 10 ans à peine. Il n'est pas grand. Il jouait avec un de ses amis. Ça s'est passé chez lui. Ses parents ne sont pas là. Partis pour la fin de semaine à Puvirnituk, pour la réunion annuelle des *elders*. La mère fait partie du comité organisateur. Le père a déjà été maire d'Akulivik. Tu te souviens ? On avait dû aller le chercher en motoneige, en janvier. Il campait, à mi-chemin entre Ivujivik et Akulivik... Juanasi Alashuak... Il se plaignait d'un gros mal de tête. Il avait vomi toute la nuit dans sa tente. Il nous a finalement rejoints par radio. Une chance que les Inuits traînent une radio avec eux quand ils partent en expédition. C'est Elijah Annanak qui l'a ramené dans son *qamutiik**. Juanasi n'était même plus capable de marcher, tellement il avait mal. Ça se passait pendant le plus gros blizzard de l'année. À Puvirnituk, le médecin de garde m'a demandé si ça valait la peine d'aller chercher Juanasi dans la toundra. Je lui ai dit qu'il avait peut-être fait comme son frère... un anévrisme cérébral ! Je t'ai appelée, tu te souviens ? Même si tu n'étais pas de garde. Tu m'as dit de faire pour le mieux... Finalement, quand Juanasi est arrivé à Puvirnituk, le mal de tête avait disparu. Comme par enchantement. Ils ont dit qu'il avait fait une crise de migraine. Tout un voyage en *qamutiik*, puis le transfert pour rien, en *Twin*... C'est moi qui ai eu l'air *twit*. Mais, deux semaines plus tard, Juanasi a perdu connaissance chez lui. Cette fois-là, on a dû l'envoyer à Montréal. Il saignait dans la tête. Son anévrisme venait d'éclater. Ils ont pu l'opérer à temps. Comme on dit par chez nous : quand tout baigne dans l'huile...

— Oui, dit Christine. Mais parle-moi de ton patient ?

— Ah oui ! Bobby ! Il s'est blessé en jouant avec une carabine. Marthe se trouve avec lui en ce moment. Je lui ai demandé de venir m'aider. Le gamin s'amusait avec la 22 de

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri.

* Traîneau inuit.

son père. Quand je l'ai examiné, je n'ai trouvé qu'un seul trou, dans l'aine, ou presque dans l'aine, un peu plus bas que le ligament... Comment il s'appelle, le gros ligament ?

— Poupart, je crois, dit Christine, un peu agacée.

— Le trou d'entrée est à trois ou quatre centimètres sous le ligament. Je n'ai pas trouvé le trou de sortie, ni dans la fesse ni dans le dos. C'est peut-être mieux comme ça, ou pire, je ne sais pas. Tu sais, moi, les plaies par balle... C'est la deuxième fois que j'ai un cas pareil. L'an dernier, une jeune fille s'était tirée dans l'épaule... Elle voulait se suicider... Ce n'est pas le cas de Bobby. Tant mieux ! J'en ai mon voyage, des suicides ! On a eu trois tentatives le mois passé ! T'imagines ? Trois ! C'est de la folie ! De la folie pure ! Le maire devait organiser une rencontre avec les *elders* du village et les gens des services sociaux. Mais, chaque fois, c'est la même chose : un jeune se suicide, tout le monde en discute pendant une journée ou deux, puis ça vire à rien. Mais cette fois, c'est rien qu'un accident ! Des enfants qui jouaient avec une arme chargée. Tu sais, je me demande si ce n'est pas à cause des suicidaires que je vais m'en aller d'ici plus tôt que prévu. Je commence à me poser de sérieuses questions...

— Le reste de ton examen ? insiste Christine.

— Les signes vitaux sont stables. La pression n'a pas bougé : systolique à 110. Le dossier de Bobby est à peu près vierge... une fracture du poignet il y a deux ans, rien de plus. C'est Maatha, l'interprète, qui est allée le chercher avec Charlie, notre chauffeur. Normalement, c'est moi qui aurais dû le faire. Mais personne ne m'a prévenue. Maatha est souvent réveillée la première quand quelque chose de grave survient au village. J' imagine que c'est son numéro de téléphone que les voisins avaient sous la main. Ils étaient arrivés les premiers. Bobby hurlait comme un damné. Son ami, celui qui a appuyé sur la gâchette, était parti se cacher. Personne ne l'a encore trouvé. Les policiers le cherchent. Quand j'ai vu Bobby au dispensaire, le sang pissait. Un vrai geyser ! La cuisse s'est mise à gonfler, puis le saignement s'est estompé. Bobby m'a juré qu'il ne pensait pas qu'il y avait une balle dans le chargeur. Tu veux bien me dire ce qu'ils font, la nuit, à s'amuser avec des armes à feu ? Ça ne dort jamais, ces ados-là ? Ils vont finir par m'épuiser complètement. On dirait qu'il n'y a aucun règlement qui tienne ici. Tout est toujours permis. C'est ça, le problème ! Les ados se tuent parce que personne ne leur inculque un peu de discipline. Pas de règlements ! Je ne comprendrai jamais...

— C'est un peu plus compliqué que ça, dit Christine en se frottant le dos. Bon ! J'appelle à Puvirnituk pour organiser le transfert. T'as ouvert une veine ?

— Oui ! Mais la tension artérielle a toujours été stable. Bobby n'a pas l'air d'avoir trop mal quand il ne bouge pas. J'ai voulu lui donner quelque chose pour le soulager, mais il a refusé.

— Hydrate-le bien ! ajoute Christine.

— Oh, je voulais te dire... Il n'y a pas de pouls au pied droit. En tout cas, s'il y en a un, je ne le sens pas. Ce qui est certain, c'est que le sang pissait de l'aine quand Bobby est arrivé.

— Et l'examen de l'abdomen ? demande Christine.

— Souple. Mais c'est seulement ma deuxième plaie par balle...

Moi aussi, pense Christine, la bouche sèche.

— Installe-lui une sonde vésicale. Je te rappelle !

Debout devant la fenêtre de sa chambre, Christine Auclair ne voit pas l'immense aurore boréale vert lime déployée au-dessus du détroit d'Hudson. Tout à coup, elle doute de tout. Elle se frotte encore une fois le bas du dos en se demandant si ce malaise, quand elle se lève, n'a pas été causé par son dernier voyage en motoneige avec Joshua... Elle recompose le numéro de téléphone du dispensaire d'Akulivik :

— Faudrait installer une sonde vésicale !

— Mais... c'est fait ! Il y a du sang dans l'urine.

— La vessie a été touchée ! T'es sûre que l'abdomen est souple ?

— Je vais vérifier encore une fois.

— Il faudrait peut-être lui passer une sonde nasogastrique...

— Tu sais, les Inuits n'aiment pas beaucoup les tubes de Levine...

— T'es certaine que c'est pas une balle de plus gros calibre ? insiste Christine.

— Je pense bien...

— J'appelle Paul à Puvirnituk. C'est lui qui est de garde. Je te rappelle !

Christine tente de se remémorer... « Les fusils de chasse... calibre 12 ou 20 ? » Joshua lui avait un jour proposé de tirer avec son fusil. Ils étaient partis chasser l'outarde. Elle avait essayé, juste une fois. Elle avait eu mal à l'épaule pendant une semaine à cause du recul ; elle n'avait pas appuyé l'arme correctement. « Une cartouche contient beaucoup de plombs, des dizaines de plombs qui brisent tout. À bout portant, ça t'arrache une aine à coup sûr ! Tout aurait éclaté : les muscles, le paquet vasculonerveux, le fémur, les os du bassin. À l'heure qu'il est, Bobby serait mort ! Mais s'il n'y a qu'un seul trou, et tout petit... il va s'en sortir. Quand tout baigne dans l'huile... » pense-t-elle.

Pendant que Christine tente de rejoindre Paul Anger à son appartement, elle se demande pourquoi les jeunes



Inuits choisissent si souvent des armes de petit calibre dans leurs tentatives de suicide. « Peut-être parce qu'ils ne pensent pas vraiment au suicide. » D'une certaine manière, ils jouent... Lors de sa dernière chasse au caribou avec Joshua, alors que celui-ci venait à peine d'immobiliser le véhicule tout-terrain, sans même descendre, il avait épaulé. Christine n'avait eu que le temps de se pencher tout en se bouchant les oreilles. La décharge de 308 avait culbuté un grand mâle dans la mousse. Christine avait été envahie par une irrésistible nausée. La pauvre bête se convulsait, les yeux sortis du crâne... Christine avait tenté de refouler ses larmes, mais sans succès. Elle n'était pas devenue médecin pour tuer ou pour voir tuer des bêtes ou des gens. Joshua s'était approché, à pied, du caribou agonisant. Impassible, il s'était retourné vers Christine qui pleurait. Puis il avait achevé la bête d'une pleine décharge dans la tête. Dès que le travail de dépeçage avait commencé, Christine s'était sentie mieux. La bête, morte, ne semblait plus la même, comme dévitalisée, ou « déshumanisée ». Christine avait aidé Joshua à transporter les quartiers de viande jusqu'au campement. Puis il l'avait invitée à passer la nuit avec lui. Elle y avait songé. Mais elle était de garde ce soir-là.

Christine sent tout à coup ses mamelons se durcir. Paul Anger va bien finir par se réveiller ! C'est lui qui a la responsabilité de recevoir à Puvirnituaq les patients trop malades ou gravement blessés. Christine se dit qu'on devra fort probablement transporter Bobby à Montréal après avoir stabilisé son état. « L'avion-ambulance est un trésor pour le Nord, se dit-elle en tapant nerveusement du pied, sans s'en rendre compte. Sinon, qu'est-ce qu'on ferait avec les bébés qui ne respirent plus, avec les cas d'éclampsie grave chez les femmes enceintes ? Combien de patients sauvés chaque année ? Dix ? Trente ? Cinquante ? » Tout à coup, il lui passe par la tête l'idée saugrenue que Paul Anger s'est peut-être pendu dans sa garde-robe. « Le métier de médecin de garde n'est pas de tout repos. Ça s'est déjà vu... À moins qu'il ne soit déjà à l'hôpital ? Ou qu'il ait décidé d'aller se promener dans la toundra en emportant le *walky-talky* ? À ce qu'on raconte, ce gars-là ne dort jamais... »

Paul Anger est un bouurlingueur qui travaille souvent dans le Nord. Il fait partie de la race des médecins itinérants jamais fixés, un vieux de la vieille, très compétent à ce qu'on dit, mais pas toujours facile à vivre, surtout la nuit... Les potinages et autres bavardages font partie de l'air du temps au Nunavik. Toutes les fois que Christine a eu besoin de lui, il a été gentil. Pourtant, elle ne l'a jamais rencontré en personne. « Beaucoup d'expérience, pense-t-elle. C'est vrai

qu'après 30 ans de Nord... » Au moment où elle va raccrocher, il répond enfin avec la voix de quelqu'un qui dort profondément :

— Je m'excuse... Une mauvaise grippe...

Elle lui expose brièvement la situation. Il fait préciser :

— Avec un fusil ou une carabine ?

— Un calibre 22. Il n'y a qu'un seul trou dans l'aine...

Paul l'interrompt :

— L'artère fémorale est touchée !

Déjà, il a sa propre idée du scénario :

— La balle a sûrement dû dévier sur un os du bassin. Ensuite, elle a traversé la vessie... Il y a bien du sang qui sort par la sonde, c'est ce que tu m'as dit ?

— Euh... oui ! balbutie Christine.

Mais comment peut-il en être si sûr ? pense-t-elle. Il poursuit :

— Je vais demander à Marie si elle veut y aller avec le résident. Elle s'occupe des transferts. Tu savais qu'on a un résident en médecine depuis hier. Tout frais arrivé ! Un peu sonné par les nouveautés nordiques et par toutes ses gardes du mois passé, à l'Hôpital juif de Montréal. Mais il a l'air d'un bon gars. Ils apporteront du sang. Dis à Sandrine de ne pas avoir peur d'hydrater son patient. Du liquide, beaucoup de liquide ! Il faut qu'il pisse ! Je te laisse.

Lise Métivier, l'une des deux infirmières du service de nuit à l'hôpital de Puvirnituaq, communique à Paul le numéro de téléphone de Georges Gravel, coordonnateur pour les évacuations d'urgence. Paul pense à Lise. « Probablement la plus jolie *qallunaaq*[†] du village. » Paul se demande s'il ne travaille pas au Nord, en plus de tout le reste, pour le plaisir de croiser certaines des plus belles aventurières de la planète. Lise lui demande de quoi il s'agit. Paul lui résume le cas. Lise dit que pour gagner du temps, elle va prévenir Rose, l'infirmière de garde. Tout de suite après avoir raccroché, Paul appelle Marie Lachance, qui répond immédiatement. Depuis des semaines, celle-ci souffre d'insomnie. Déjà, elle en a glissé un mot à Paul, qui la trouvait pâle.

— C'est certain que je vais m'y rendre, s'exclame-t-elle, ravie.

Paul lui propose d'emmener le résident avec elle.

— Comment il s'appelle ?

— David. David Friedmann. Il pourrait t'être utile. Oh, Marie, il faudrait que tu demandes à la fille de garde au laboratoire de vous préparer deux culots de sang O négatif. Selon moi, il va falloir transfuser le patient. Mais tu jugeras.

[†] Étranger. Terme désignant plus particulièrement les Blancs.

Sa pression artérielle est apparemment restée normale, jusqu'à maintenant en tout cas. Mais il a dû beaucoup saigner dans la cuisse. De toute manière, tu me rappelleras après ton examen. Dès que j'aurai ton verdict, je rejoindrai les gens de l'avion-ambulance. Selon moi, c'est à peu près certain qu'on va devoir l'envoyer à Montréal.

— C'est mon premier cas de trauma grave dans le Nord, dit Marie en laissant poindre un soupçon d'inquiétude.

— Je peux y aller, si tu veux ? dit Paul. Tu n'as qu'à me couvrir...

— Non, non. Ça m'intéresse ! s'empresse-t-elle d'ajouter.

— T'en fais pas ! Tout va bien se passer, dit-il en terminant.

Paul Anger aime travailler avec la jeune femme. Enthousiaste, elle a prévenu tout le monde qu'elle voulait être appelée quand l'état des patients nécessitait qu'on applique certaines techniques plus complexes, même quand elle n'est pas de garde, une ponction lombaire chez un nouveau-né, par exemple, ou quand il faut réduire une fracture comminutive. Paul la trouve excellente, peu expérimentée, certes, mais dotée de grandes qualités de jugement. Pour lui, la faculté de juger divise les excellents médecins des moins bons. Marie lui a confié qu'elle voulait un jour partir en mission avec *Médecins sans frontières*. C'est son rêve. Le travail au Nunavik constitue la première étape de sa vie de médecin. Un soir, à la cafétéria de l'hôpital, elle lui a raconté qu'elle s'était aussi un peu réfugiée au Nord...

Georges Gravel répond à l'appel de Paul au second coup de sonnerie. « O.K. » fait-il, laconique. Depuis six ans qu'il est coordonnateur, il a dû organiser des centaines de transferts, souvent en pleine nuit. « Une seule infirmière suffira », conclut-il. Paul rejoint ensuite David Friedmann chez Maggie Iliitsituq, dans la petite chambre où sont logés les résidents pendant leur période de stage.

— Tu veux accompagner Marie pour une évacuation ? Un jeune de 13 ans. Blessé à l'aine. Un coup de 22. Tu pourrais être utile. Tu vas contempler le ciel du Nord au lever du soleil. Hallucinant !

— Est-ce qu'il va y avoir une infirmière à bord ? demande le résident.

— Oui, bien sûr ! répond Paul en s'interrogeant sur la raison de cette question.

— Quel âge elle a ? demande le résident.

— Je ne sais pas. Quarante ans, peut-être. Elle s'appelle Rose. Rose Weetaluktuk. C'est une des rares infirmières inuites à Puvirnituq. Super *nurse* !

David Friedmann hésite, puis se sent obligé d'avouer qu'il a vécu récemment une mauvaise expérience avec une

infirmière d'un certain âge, lors d'un transfert en ambulance, à Montréal. Paul ne peut s'empêcher de sourire. Lui aussi, quand il était étudiant, il s'était fait sérieusement apostropher.

— Rose est une perle...

— J'y vais. Donnez-moi 10 minutes, s'il vous plaît !

À partir du centre de coordination d'Air Inuit, Simionie Novalinga réveille Gilles Biron et Tomasi Putugu, respectivement pilote et copilote du *Twin Otter*. Sans prendre le temps d'un café, ils s'habillent et sautent dans la camionnette de la compagnie en direction de l'aéroport. Tout va très vite en septembre, beaucoup plus qu'en janvier lorsque les véhicules ne veulent pas démarrer, qu'il faut dégivrer les ailes du *Twin*, retirer les croûtes de neige...

— Tu penses appeler Calai pour lui annoncer qu'on s'en va à Akulivik ? demande Gilles Biron au pilote inuit. Pas facile de vivre loin de sa famille...

— J'ai fait une demande pour être muté dans mon village. J'en ai parlé au patron, la semaine dernière. Akulivik grossit vite ! On parle d'y baser un équipage en permanence l'an prochain. C'est bon pour moi... Je vais appeler Calai tout à l'heure. Probablement qu'elle pourra venir me voir à l'aéroport avec les enfants.

— Je te comprends de t'ennuyer, dit le pilote. Moi, si j'avais une blonde...

Tomasi Putugu se met à rire.

— Toi, t'as des dizaines de blondes !

Au même moment, la mère de Bobby Alashuak se présente à l'hôpital avec son mari. Elle a été prévenue par Akinésie, l'une des préposées inuites. Celle-ci savait que la dame logeait chez Adami Alashuak, le frère de son mari. Paul Anger se trouve lui aussi à l'hôpital, ayant décidé de s'y rendre pour communiquer avec le résident en chirurgie à l'Hôpital général de Montréal. La mère de Bobby s'approche :

— Vous avez des nouvelles de mon fils ?

— Tout semble bien aller pour l'instant. Le *Twin* devrait être de retour dans trois heures environ. L'artère de la jambe de Bobby a probablement été touchée... explique Paul.

— Vous pensez que je pourrai partir avec lui s'il doit aller à Montréal ? demande-t-elle.

— Je ne crois pas. Il faut prendre le vol régulier, en fin d'avant-midi. Dans l'avion-ambulance, il y a déjà un médecin et une infirmière, vous savez... Samuili, du service aux patients, va vous faire une réservation. Il y a toujours des places libres dans le *Dash-8* pour les parents des enfants malades.

Paul lui touche l'épaule. Il aime les Inuits, leur façon d'être devant la maladie. Toute sa vie, ils ont été pour lui les patients les plus agréables à soigner. Il apprécie la confiance qu'il y a dans les yeux de cette femme-là. Il pénètre ensuite dans une petite salle adjacente au poste des infirmières et rejoint par téléphone le médecin de garde en chirurgie pour lui expliquer la situation de long en large. Bien entendu, on recevra son patient. Mais lorsque Paul lui apprend l'âge de Bobby, le spécialiste réagit : « Treize ans ! C'est un cas pour l'hôpital pédiatrique ! » Paul le remercie, raccroche et jure intérieurement. Ce n'est pas la première fois qu'il se trompe ainsi d'adresse. « La fatigue, peut-être... » Il compose le numéro de l'hôpital pédiatrique, puis raconte une nouvelle fois son histoire. On lui redonne la permission d'évacuer le blessé.

Paul s'assoit au poste des infirmières. Lise Métivier débouche d'un corridor avec un petit plateau chargé de médicaments. Elle a l'air épuisée. Sans le voir, elle entre dans une chambre où quelqu'un geint. Paul se gratte la tête. Aurait-il fait un bon soignant, au chevet des malades, nuit après nuit ? Très souvent, il s'est demandé ce qu'il faisait en médecine, à endurer tant de souffrance. Mais c'était avant de venir au Nord. À Puvirnituaq, sans trop en comprendre les raisons, il a trouvé un sens à son travail. Réveiller un pays tout entier parce qu'un jeune gars s'est tiré une balle dans l'aine par accident, voilà qui prend tout son sens ! Paul se dit qu'en ce moment même, le *Twin* se pose probablement sur la piste d'Akulivik. Ce n'est qu'après le coup de téléphone de Marie qu'il décidera de mettre en branle les autres procédures d'évacuation. Appeler la cavalerie trop rapidement est souvent une grave erreur. Un téléphone, à portée de sa main, sonne soudain. Il saisit le combiné. En inuktitut, une petite voix demande Akinésie. Paul répond qu'il faudrait rappeler plus tard. Dans un excellent français, elle ajoute :

— Akinésie Novalinga. Elle est *aanniasiutiapit*[‡].

Paul lève les yeux. Une jeune fille, le regard brillant, aux cheveux très noirs et aux pommettes roses, lui sourit.

— Akinésie ?

— Oui, fait-elle de la tête.

Paul lui tend l'appareil. La jeune fille prononce une dizaine de mots en inuktitut, puis raccroche. Immédiatement, la sonnerie retentit. Paul répond.

— C'est Marie ! Tout va bien. L'aine de Bobby a cependant beaucoup gonflé. Les pouls ne sont pas palpables au pied

droit, ni au creux poplité. Le ventre est souple. Un peu de sensibilité au-dessus de la vessie, peut-être. Il y a effectivement du sang qui colore l'urine.

Paul suggère de commencer la première transfusion sanguine. Marie est d'accord. Il raccroche, insère la feuille de demande d'évacuation dans le télécopieur, puis se met à nouveau en état d'attente. Si l'avion-ambulance n'est pas déjà utilisé pour un autre accidenté ou pour un cas plus grave, sur la Côte-Nord, aux Îles-de-la-Madeleine ou en Abitibi, il devrait être à Puvirnituaq dans quelques heures.

Paul enfle sa veste doublée et décide de retourner chez lui pour attendre l'appel du médecin de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Au même moment, le téléphone sonne. De l'aéroport de Québec, un contrôleur lui annonce que l'avion-ambulance atterrira sur la côte de la baie d'Hudson vers 9 h 30. Puis, l'homme demande si Paul, par hasard, n'aurait pas déjà travaillé à l'Hôpital Laval ?

— Euh... Oui...

— Roger Tremblay à l'appareil. Vous ne me connaissez pas, mais moi, j'ai entendu parler de vous. Ma femme est infirmière. À l'urgence. Elle m'a dit que vous passiez votre temps dans le Nord ces années-ci. Elle vous salue !

— Merci, dit Paul avant de raccrocher, agréablement surpris.

Curieux que le médecin de garde à Québec n'ait pas encore appelé, se dit-il. À moins que, cette fois, on nous fasse totalement confiance... Le téléphone sonne encore une fois.

— Richard Lavallée, de l'urgence de l'Enfant-Jésus...

Paul s'apprête à raconter son histoire, mais l'autre l'interrompt. Il l'appelait surtout pour lui dire bonjour. Les deux se connaissent depuis leurs études universitaires.

— Tu vas encore souvent à la chasse au caribou ?

— Ça arrive... dit Paul, ne voulant surtout pas révéler ses secrets les mieux gardés, comme ça, à distance, à propos des allées et venues du troupeau de caribous de la rivière aux Feuilles...

Il salue son ami et raccroche, se remémorant tout à coup l'histoire de ce jeune patient, l'année d'avant, qui avait été amené au dispensaire, ici même à Puvirnituaq, souffrant d'une fracture de la colonne cervicale. Il ne présentait toutefois aucun signe de déficit neurologique. À Montréal, le neurochirurgien avait évidemment accepté de le recevoir. Mais rien n'avait été simple pour l'évacuation. Jugeant l'état de la piste de Puvirnituaq insatisfaisant, le contrôleur aérien avait dirigé l'avion vers l'Ungava. Considérant l'état du patient trop instable pour qu'il voyage en *Twin* pendant deux heures et demie jusqu'à Kuujuaq, Paul avait tout simplement annulé l'évacuation d'urgence. Mais l'avion était déjà

‡ Aide-infirmière.

en vol ! Le patient avait été gardé en observation dans le Nord. Les gens de l'avion-ambulance, qui avaient fait un voyage blanc, avaient hurlé ! Paul avait dû beaucoup patiner pour justifier sa décision. « Avec une fracture de la colonne cervicale, le voyage vers Kuujuaq est beaucoup trop périlleux. On aurait dû me prévenir plus tôt de ce changement de destination. » L'esclandre avait failli dégénérer en bataille. Puis tout le monde s'était assagi. Le patient était finalement descendu au Sud par des voies plus régulières, dans le *Dash-8* d'Air Inuit. On l'avait opéré. Un déplacement de quelques millimètres seulement du spicule osseux, et c'était la paralysie...

Étendu sur son lit, Paul tente de replonger dans le *Journal* d'Henry David Thoreau, mais bien vite, les mots se mettent à danser devant ses yeux. Difficile de se concentrer quand on manque de sommeil. « Dormir... » Il tend plutôt l'oreille. L'aéroport se trouve à moins d'un kilomètre au nord-ouest du village. On entend parfaitement le bruit des décollages et des atterrissages, la nuit, même quand les fenêtres sont fermées. Paul regarde dehors. Le soleil, tout juste levé au-dessus de la rivière Povungnituk, jette des éclats roses et bleus sur la toundra. Voilà bien l'un des plus éblouissants paysages de sa vie. Une amie lui a parlé du Sahara, en Mauritanie, de la lumière de la lune sur les dunes, quand le désert africain prend des allures de Grand Nord. Paul se dit qu'un jour, il ira là-bas, pour se persuader peut-être que rien n'est plus majestueux que la toundra, rien n'est plus pur que ses mousses et ses pierres couvertes de lichen, rien n'est plus libre qu'une volée de *kanguk*[§] traversant l'horizon. Une crampe au mollet le tire de sa rêverie. Il prend une douche et se rase. Tout à coup, un bourdonnement lointain lui apprend que le *Twin* vient de se poser. Il lace ses bottes, met son manteau, sort et respire l'air frais à pleins poumons.

Marie Lachance, Rose Weetaluktuk, David Friedmann et Tomasi Qumaq s'affairent autour de Bobby Alashuak dans le garage de l'hôpital. Branle-bas efficace, mais en silence. Bien éveillé, le patient ne dit rien. Il fait toutefois la grimace quand le chauffeur et le résident empoignent la civière qui penche sur le côté. En voyant Paul, Rose lui fait rapport : « Il a reçu trois litres de soluté jusqu'à maintenant. La première transfusion sanguine est terminée... »

Dans la salle de réanimation, Paul examine le ventre de Bobby, puis tâte la jambe droite pour en vérifier la chaleur. Pas de pouls. Marie lui dit que l'artère n'a pas dû être com-

plètement lacérée, sinon tout le membre serait beaucoup plus froid. En ce moment, le pied n'est qu'un peu pâle. D'un signe de tête, Paul acquiesce. « La balle n'a probablement pas touché les intestins. Mais la vessie a été percée, c'est sûr ! La cuisse m'inquiète. Elle a au moins doublé de volume... » dit-il, comme pour lui-même.

Rose refait un pansement propre. Paul imagine lui aussi la destruction qu'aurait pu causer un fusil de chasse... Cent plombs tirés à bout portant dans l'aine ! On ne s'en sort pas vivant, surtout quand on habite si loin du chirurgien. Mais avec les satellites et les avions à réaction... Marie se demande si une deuxième transfusion ne serait pas nécessaire. « Oui, tout de suite ! » dit Paul. Mais elle réplique qu'il serait peut-être plus approprié d'attendre l'identification du groupe sanguin... « Bonne idée ! » ajoute Paul. Sur ces entrefaites, la mère de Bobby pénètre dans la salle. Sans un mot, elle prend la main de son fils. Paul lui dit que tout va bien. La mère lui répond que Samuili lui a préparé tous ses papiers pour le voyage vers le Sud, en après-midi. L'ex-maire d'Akulivik entre à son tour. Il s'approche de Paul et s'exclame, dans un français approximatif : « Tout baigne dans l'huile, hein, docteur ? »

Enfoncé dans son siège, Martin Rompré rêve qu'il doit procéder à une intubation d'urgence sur un bébé. Mais un assistant lui tend un tuyau de métal tout tordu plutôt qu'un tube endotrachéal. Fébrile, il se réveille au moment où l'avion fait un virage sur l'aile. Brigitte Lussier, l'infirmière de service ce jour-là, contemple le paysage qui défile sous le biracteur. Tout à coup, elle aperçoit un îlot de maisons colorées : Puvirnituk et ses 1500 habitants. Dès que l'avion stoppe sur le tarmac, elle débloque la portière et sort. Aussitôt, elle se sent envahie par une impression de bien-être. « Ce doit être l'air... » Le camion-ambulance, déjà sur la piste, fait marche arrière en direction de l'avion. Brigitte aide le chauffeur inuit à hisser la civière sur laquelle on a ficelé Bobby. À l'intérieur, elle doit repousser un incubateur avec le pied. Le dernier patient était un nouveau-né de Blanc-Sablon, victime d'une détresse respiratoire. Marie entre alors. Succinctement, elle fait son rapport à Martin Rompré.

Bobby regarde partout. De toute évidence, il ne souffre pas trop. Quand on l'interroge, il répond par oui ou par non, sans plus. Quand le capitaine vient le saluer, Bobby sort un bras du sac de couchage et lui serre la main.

L'avion décolle, véritable torpille dans le ciel du Nord. Dans le camion-ambulance, Marie Lachance bâille. Elle ne pourra pas aller se coucher ; elle est de garde aujourd'hui.

§ Oie des neiges.



À l'arrière, David Friedmann se trouve en grande conversation avec Rose. L'Inuk aux yeux pers lui raconte que son grand-père était Écossais. Le résident en médecine n'en revient pas. Son grand-père à lui aussi était Écossais !

Une heure et demie plus tard, l'avion-ambulance se pose à Dorval. Bobby somnole. Un peu avant l'atterrissage, Brigitte lui a administré une dose de Demerol® par voie intraveineuse. La cuisse avait commencé à lui faire mal. Frédéric Boutin et Alcide Tremblay, les deux ambulanciers de service, s'occupent du transport vers l'hôpital pédiatrique. Frédéric, resté à l'arrière, demande à Bobby s'il a déjà vu des ours polaires, s'il y a encore de grands troupeaux de caribous dans le Nord. Lui, il aime beaucoup la chasse. L'an dernier, il a même tué un orignal. « À l'arc ! Avec une seule flèche ! Le plus beau coup de ma vie ! » Bobby le regarde, sans rien dire.

Dans la salle d'urgence de l'hôpital, Julie Drolet reçoit Bobby. Alors qu'elle est en train de prendre ses signes vitaux, Jean-Martin Larivière, le chirurgien de garde, ouvre les rideaux du réduit où l'on a poussé la civière.

— Déjà ! dit Julie. Vous n'étiez pas loin !

— On m'avait prévenu.

Le chirurgien se présente à Bobby et lui demande comment il va. Bobby sourit, mais ne répond pas. Après un examen sommaire, le chirurgien prévient l'infirmière qu'on peut monter le patient à la salle d'opération.

— Je n'en reviens pas, s'exclame-t-elle. Ça baigne, aujourd'hui ! C'est pas croyable !

Une heure et demie plus tard, l'artère fémorale de Bobby Alashuak est suturée. Comme prévu, il n'y avait qu'une lacération partielle. Le chirurgien demande à Dave Doucet, l'urologue de garde, de réparer la vessie. Puis il explore la cavité abdominale. Aucune blessure intestinale ; à peine un peu de sang dans le cul-de-sac de Douglas.

Après une halte de quelques heures à la salle de réveil, on ramène Bobby dans sa chambre. Il ne se plaint pas, observe tout ce qui se passe autour de lui. Quand sa mère arrive à son chevet, il lui tend la main, mais plutôt que de la serrer, il se laisse caresser la paume, délicatement. Sa mère lui dit en inuktitut qu'elle va aller magasiner. « Tu veux quelque chose... » Bobby dit qu'il aimerait un jeu Nintendo. Sa mère fouille dans son sac de voyage. Elle dit que Juanasi ne pourra pas venir les rejoindre. Le billet d'avion est hors de prix. « Mais il va téléphoner. C'est promis ! » Elle compte les quelques billets qu'elle trouve dans un petit porte-monnaie usé, en plastique bleu, se lève et dit : « À tout à l'heure, Bobby. » ☞

Congrès national de soins palliatifs

Du 15 au 18 juin 2003

Centre des congrès et Hôtel Hilton, Québec

*Plusieurs visages,
une même passion*

Nombreuses activités proposées :

- Activités précongrès
- Conférences de niveau international
- Séances au choix en français et en anglais
- Symposium et séances plénières bilingues
- Communications par affiches
- Salon des exposants
- Exposition de tableaux d'artistes
- Cocktail de bienvenue
- Souper-gala
 - animation musicale avec orchestre
 - spectacle de Nathalie Choquette
- Crédits de formation accordés
- Activités postcongrès

**Bienvenue à tous,
bénévoles et professionnels !**

**Pour information
ou pour obtenir le programme :**

Téléphone : (450) 652-0918

Télécopieur : (450) 929-1472

Courriel : jocbr@videotron.ca

